

VINGT-NEUVIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE C

Première lecture : Ex 17,8-13

Psaume responsorial : Ps 121(120)

Deuxième lecture : 2 Tm 3,14 – 4,2

Evangile : Lc 18,1-8.

Que la foi anime une prière persévérante et débouche sur les œuvres

Quelque chose m'indispose quelque peu dans la parabole de ce jour : alors que son rôle de père dans la parabole de l'Enfant prodigue fournit toute satisfaction au croyant, c'est une figure peu honorable que fait Dieu dans la parabole de ce dimanche, quand il est mis en parallèle avec le juge inique. Mais à y regarder de près, on se rend compte que Dieu n'y joue pas le rôle de juge inique, mais ce juge donne l'occasion de mener sur Dieu le raisonnement suivant : "si un juge inique finit par donner gain de cause à une pauvre veuve, combien plus Dieu, qui est juste, rendra-t-il justice à ses élus". Cela redore l'image de notre Dieu et nous donne plus de certitude dans les prières que nous lui adressons.

Mais une question se pose : ceci n'est qu'une parabole, mais dans la réalité, comment sommes-nous sûrs que Dieu est prêt à entendre le cri de ses élus ? Ce n'est pas la parabole qui nous en convainc, mais des faits. Le premier fait, c'est le cri du premier juste qui s'est élevé de la terre vers Dieu : le cri d'Abel, comme Dieu même en informe le criminel Caïn : *écoute le sang de ton frère crier vers moi du sol* (Gn 4,10). Ce cri Dieu l'entend et en demande compte au coupable : *qu'as-tu fait ?* (Gn 4,10). Le deuxième fait, c'est le dernier cri du plus juste des justes, le Fils de Dieu crucifié par les hommes : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* (Mc 15,34 et parallèles). Nous l'appelons aussi dernier cri de l'homme car c'est Dieu qui, au nom de l'homme, crie vers Dieu. Or, Dieu ne peut pas ne pas entendre son propre cri, pas plus que le Père ne peut pas ne pas entendre le cri du Fils. Par ailleurs, c'est ce cri qui sauve l'homme une fois pour toutes, et l'homme sauvé n'a plus besoin de crier vers Dieu. Voilà pourquoi c'est le dernier cri de l'homme. Le troisième fait, c'est l'intercession de Moïse, dans la première lecture de ce jour. De fatigue, Moïse sur la montagne tend à baisser les bras, au sens propre et au sens figuré, mais Aaron et Hour trouvent l'astuce pour lui garder les bras étendus

en signe de prière permanente, et la victoire est remportée non par Moïse fatigué et défaillant, mais par le Dieu d'Israël qui exauce la prière.

Même si cette certitude est basée sur les faits évoqués, elle n'est pas d'ordre scientifique, c'est une certitude de foi. Nous croyons avant de prier et en priant nous croyons. Cela veut dire que la foi conduit à la prière et la prière est soutenue par la foi pour devenir une prière persévérante, telle que nous le donne en exemple la veuve de la parabole d'aujourd'hui.

Un autre aspect de la prière transparait encore dans la première lecture de ce jour : les figures respectives de Moïse et de Josué laissent entendre que la prière se sépare de l'action. En effet, Moïse, l'homme de prière, se retire sur la montagne, pendant que sur la plaine combat Josué, l'homme d'action. Qu'en est-il réellement du rapport entre prière et action ? Cette question interpelle le vécu chrétien : combien de chrétiens avouent ne pas avoir le temps d'aller à la messe ni de prier à la maison à cause des exigences du travail ?

En partant de cette scène, il faut établir entre Josué et Moïse le rapport suivant : si Josué combat sans la prière de Moïse, il est vaincu ; si Moïse prie sans les soldats de Josué, aucune victoire n'est remportée. Transposez cela au niveau de la prière et l'action, et vous comprendrez que les deux éléments sont indissociables et que les deux se combinent dans le Seigneur pour conduire le combattant à la victoire. Il a donc raison celui qui dit que la prière est une immersion dans l'histoire, pour enseigner qu'il n'y a pas de prière désincarnée et qu'aucune action du croyant ne doit s'engager sans la prière.

En partant toujours de la même scène, examinons maintenant l'attitude de Moïse sur la montagne pour tirer toute la richesse de son sens.

Que Moïse monte sur une hauteur, cela n'étonne pas de lui. Il avait déjà conduit le troupeau de son beau-père Jéthro sur la colline du buisson ardent (cf. Ex 3,1). C'est, longtemps après, au pied de cette montagne qu'il conduira le peuple fraîchement sorti d'Egypte, pour monter sur la hauteur lui chercher les tables du Décalogue (cf. Ex 31,18). Que sur une montagne, Moïse étende les bras à l'horizontale pour intercéder, cela nous force à penser à ce vendredi où, sur la colline du Golgotha, monte Jésus pour accomplir de façon définitive le rachat de l'humanité par sa Mort sur la croix. Justement, tant sur le mont de Moïse que sur le Golgotha, des bras sont étendus, ceux de Moïse pour assurer le progrès de la bataille et la victoire d'Israël sur Amalek, ceux de Jésus pour arrêter la guerre que l'homme fait à Dieu par le péché depuis les jours d'Adam et d'Eve, et arrêter la guerre que l'homme fait à l'homme par

l'iniquité héritée du Père du mensonge. Bras étendus en prière en deux moments différents de l'histoire, en deux circonstances différentes, tous ces bras visant la victoire. La victoire définitive, ce n'est pas celle qui conduit un camp à dominer sur l'autre, mais celle qui supprime la guerre elle-même, c'est-à-dire, la victoire de l'amour sur la haine, de la vie sur la mort, victoire du Golgotha rappelée et célébrée dans l'Eucharistie quotidienne. C'est en vivant de cette victoire que l'humanité retrouvera la paix. On peut alors dire que Dieu fait justice à ses élus dans la Miséricorde de son Amour.